



Je me souviens de Cannes 2009.

Je me souviens, apprenant, à dix heures du matin, par téléphone ma sélection cannoise, avoir avalé d'une traite un grand verre de vodka Zubrowka.

Je me souviens l'avoir presque aussitôt vomi sur mon tee-shirt *Born 2b angel or demon*.

Je me souviens de l'air climatisé du TGV Paris-Cannes et, me faisant face, des deux filles moustachues qui jouaient à la bataille en s'humectant les lèvres de leurs langues jaunasses.

Je me souviens qu'il pleuvait.

Je me souviens m'être dit mariage pluvieux mariage heureux.

Je me souviens avoir répondu à un spectateur que je filmais et que j'écrivais comme on se jette par la fenêtre.

Je me souviens m'être dit que Cannes était un paradis pour les actrices et un enfer pour les cinéastes.

Je me souviens, depuis toujours, avoir détesté la Côte d'azur.

Je me souviens, depuis toujours, ne jamais avoir été fasciné par le festival de Cannes.

Je me souviens m'être demandé si je devais porter un costume cravate.

Je me souviens avoir fait des essayages et m'être rendu compte, avec une indifférence amusée, que mon costume rayé de marque improbable était, avec l'épaisseur de l'âge, devenu trop petit.

Je me souviens, pendant une semaine, avoir mangé des yaourts zéro pour cent au citron dans le but irréaliste de, malgré tout, rentrer dedans.

Je me souviens y avoir renoncé en me traitant de pauvre fille pathétique.

Je me souviens avoir déclaré que si la France voulait de l'art, par contre elle ne voulait pas d'artistes.

Je me souviens avoir comparé *l'Acid* à un stand des droits de l'homme installé en plein village olympique des jeux de Berlin de 1938.

Je me souviens de ce spectateur âgé qui m'a félicité pour ma vision, dans sa bouche qualifiée d'optimiste, de l'homosexualité et du ménage à trois.

Je me souviens de cette femme à la projection du matin, sortie avant la fin, et le regrettant presque, venue me dire, en m'embrassant sur la joue, qu'elle trouvait mon film visuellement beau, mais qu'elle trouvait aussi que je mettais la barre trop haute, que je demandais trop à mon spectateur.

Je me souviens, avant mon départ, des gens de la petite ville de province où je réside, me demandant, avec des étoiles dans les yeux, quand je parlais à Cannes et combien de temps j'y restais.

Je me souviens des dix pour cent de spectateurs partis avant la fin de la projection.

Je me souviens avoir trouvé la beauté physique peu désirable.

Je me souviens avoir répondu à quelqu'un qui me demandait de me définir que j'étais une sorte de droopy qui aurait lu Gilles Deleuze.

Je me souviens du tee-shirt rouge de Gilles Porte et de sa contagieuse envie d'en découdre avec l'existence immédiate.

Je me souviens avoir eu faim et soif.

Je me souviens avoir croisé Francis Ford Coppola en Californie en 1978 et, par deux fois pendant ce festival, m'être trouvé tout près de lui trente et un ans plus tard, sans, toutefois, avoir trouvé le courage de partager ce souvenir avec lui.

Je me souviens, répondant au mien, du gentil sourire d'Eva Longoria.

Je me souviens du sourire de madone de Béatrice Champanier et de sa douceur presque maternelle.

Je me souviens m'être senti à ma place.

Je me souviens avoir, peut-être pour la première fois de ma vie, éprouvé une vraie légitimité à être là où j'étais.

Je me souviens, tout à coup, m'être senti vieux en croisant, sur la croquette, le regard aguicheur de ces jeunes femmes et de ces jeunes hommes qui essayaient, avec une avidité presque désespérée, d'éveiller l'intérêt de l'homme mûr que j'étais devenu sans même m'en être aperçu.

Je me souviens de ma panique à l'idée de rentrer dans la salle de cinéma *Les Arcades* après la projection de mon film.

Je me souviens de mon souffle au cœur qui se rappelait à mon bon souvenir.

Je me souviens m'être dit que la vie valait d'être vécue.

Je me souviens de ma tristesse à réaliser l'incapacité de ma propre mère à assumer publiquement l'homosexualité de son fils.

Je me souviens qu'il n'y avait pas de champagne à la fête de la *Quinzaine des réalisateurs*, juste le mauvais vin de Francis Ford Coppola qui m'a obligé, le lendemain matin, à avaler, en guise de petit-déjeuner, une double dose d'ibuprofène.

Je me souviens avoir croisé deux fois le regard intrigué de Vincent Dieutre.

Je me souviens de la fraternité communicative de Dominique Boccarosa.

Je me souviens avoir pleuré en lisant le texte que Joël Brisse avait écrit sur mon film.

Je me souviens m'être senti très petit devant Jean-Bernard Emery et sa longue silhouette de nageur américain.

Je me souviens avoir éclaté de rire devant la laideur du hall du Carlton.

Je me souviens avoir vu passer devant moi une voiture décapotable de couleur argentée.

Je me souviens, pendant mes deux jours cannois, avoir oublié que la France était gouvernée par Nicolas Sarkozy.

Je me souviens avoir trouvé très petites les marches rouges de la montée des marches.

Je me souviens avoir été troublé par la beauté préraphaélite de Fabienne Hanclot.

Je me souviens avoir pensé à ces images d'archives de Melina Mercouri pendant la fête qui avait suivi la projection cannoise de *Jamais le dimanche* en 1960, mon année de naissance.

Je me souviens de ma stupéfaction à découvrir l'affiche de mon film placardée dans le hall du cinéma *Les Arcades*.

Je me souviens avoir pensé que j'étais guéri de la maladie de ne pas être à la hauteur.

Je me souviens avoir eu la braguette ouverte pendant le débat avec mes spectateurs.

Je me souviens que personne n'a semblé s'en être aperçu.

Je me souviens m'être demandé qui allait gagner l'eurovision.

Je me souviens de la splendeur pasolinienne des vigiles des grands hôtels.

Je me souviens des gens faisant la queue devant le cinéma projetant mon film.

Je me souviens avoir pensé aux prédictions étonnamment justes de mon astrologue qui m'avait annoncé, à la virgule près, ce que j'étais en train de vivre.

Je me souviens m'être dit que je vivais juste pour voir s'accomplir les prédictions des astrologues et voyants que j'avais consultés.

Je me souviens de Goethe et de son fameux avertissement : *Méfiez-vous des rêves de jeunesse, ils finissent toujours par se réaliser.*

Je me souviens m'être souvenu, en 1978, de mon échec au concours d'entrée de l'école Louis Lumière.

Je me souviens m'être souvenu d'Henri Alekan et de son livre sur la lumière au cinéma.

Je me souviens m'être demandé ce que Pina Bausch ferait ou dirait si elle était à ma place.

Je me souviens, dans une même phrase, avoir prononcé les mots jouissance et pulsion de mort.

Je me souviens de la douceur presque mélancolique, très romantique allemand, du plasticien Philippe Fernandez.

Je me souviens, autour de mon cou, du bruit de breloque de la collection de badges et d'accréditations nécessaires à la moindre aller et venue cannoise.

Je me souviens que des spectateurs prenaient des notes pendant que je parlais.

Je me souviens, croisées dans la rue, de femmes au lifting raté.

Je me souviens avoir eu envie de les consoler et de les photographier.

Je me souviens, à la fête de la *Quinzaine des réalisateurs*, du goût des coquilles saint jacques à la tomate.

Je me souviens, à cette même fête, d'une fille portant une robe rouge très courte et très moulante.

Je me souviens m'être demandé si elle portait une petite culotte.

Je me souviens avoir débattu, avec Dominique Boccarosa, de la nécessité esthétique de l'imperfection.

Je me souviens avoir dit pardon mademoiselle à un travesti.

Je me souviens avoir regretté de ne pas eu l'occasion de citer cette phrase de Brecht que j'aime tant : *Il pensait dans d'autres têtes. Et d'autres que lui pensaient dans la sienne. C'est cela la vraie pensée.*

Je me souviens avoir eu l'intuition que j'allais mourir bientôt.

Je me souviens avoir failli appeler mon film *Fin de séjour sur terre*.

Je me souviens avoir pensé que la douceur pouvait être mortelle.

Je me souviens m'être demandé ce que Chris Marker penserait de mon film.

Je me souviens avoir évoqué mon amour pour Pasolini.

Je me souviens, pour ne pas voir partir les spectateurs, m'être promené sur la plage déserte pendant la projection du matin.

Je me souviens des larmes de mon compagnon après la projection du soir.

Je me souviens m'être souvenu de Laurent Cantet adolescent.

Je me souviens, à plusieurs reprises, avoir été traité d'ovni et d'extraterrestre.

Je me souviens avoir oublié que la télévision existait.

Je me souviens avoir rêvé de compter Catherine Deneuve parmi mes spectateurs.

Je me souviens avoir rêvé d'entendre Jeanne Moreau me demander de lui écrire un texte.

Je me souviens de la dédicataire de mon film, mon amie Hanna Axmann-Rezzori, une juive allemande exilée, comme moi, dans le Loiret, qui avait vécu pendant quelques années à Hollywood, où elle avait côtoyé Gregory Peck, Ava Gardner et Nicholas Ray, avant, plus tard, une fois émigrée en France, de devenir l'amie de Rainer Werner Fassbinder et de Joseph Losey.

Je me souviens m'être dit que je ne regrettais rien.

Je me souviens, pendant la projection du soir, m'être senti protégé par le fantôme de mes grands-pères Robert et David.

Je me souviens du prix des chaussures dans la vitrine des magasins de la rue d'Antibes.

Je me souviens avoir remarqué que le prix du suicide assisté en Suisse était le même que celui que payaient les émigrés pour venir clandestinement en Europe, 3000 euros.

Je me souviens qu'il a plu toute la journée de ma projection.

Je me souviens m'être dit qu'à défaut d'être un homme heureux, j'étais un homme joyeux.

Je me souviens m'être souvenu du cinéaste Paul Vecchiali et du rôle qu'il souhaitait, pour un film inspiré de l'affaire Bertrand Cantat, me voir interpréter aux côtés de Danièle Darrieux ou d'Annie Cordy.

Je me souviens avoir bu un demi-panaché, je n'en avais plus bu depuis mon adolescence, au siècle dernier.

Je me souviens avoir pensé au nom de la rue où je suis né, 13 impasse du bas paradis prolongée, à Niort dans les Deux-Sèvres.

Je me souviens m'être dit qu'il y a des choses qui ne s'inventent pas.

Je me souviens ne pas m'être souvenu du nombre de films que j'ai réalisés.

Je me souviens avoir regretté l'absence de mon ami Christian.

Je me souviens de mon actrice Carole Lesguillon et de la souveraineté avec laquelle elle tirait sur son fume cigarette, on aurait dit, photographiée par Cécil Beaton, Garbo dans les années quarante.

Je me souviens, à deux heures du matin, après l'accueil plutôt favorable de mon film, du goût du champagne rosé.

Je me souviens m'être souvenu de cette phrase de Jean Genet : *Tout de suite après la mort, c'est peut-être la gaieté ?*

Je me souviens m'être senti un être humain parmi d'autres et en avoir tiré une grande satisfaction, celle de n'être que cela, un parmi d'autres.

Je me souviens, au petit-déjeuner le lendemain, de Gilles Porte me demandant d'écrire mes impressions cannoises.

Je me souviens de moi lui répondant que ce ne serait pas sans doute ce à quoi il s'attendait.

Je me souviens de Dominique Boccarossa me répondant, avec un sourire de grand frère, qu'en me sélectionnant personne à l'*Acid* ne s'attendait à quoi que ce soit.

*En hommage à Joe Brainard et Georges Perec.*

*Gien, le 20 mai 2009*